

DES *HERITIERS* AUX *NOUVEAUX ETUDIANTS* : LE CAS DES ETUDIANTS QUI N'ETUDIENT PAS

Vincent ENRICO

Ater Sciences de l'Education

Laboratoire de Sciences de l'Education, Université Paris 8

En prenant l'exemple des étudiants qui prolongent leur cursus tout en désinvestissement les études, l'objet de cette communication sera de montrer comment les sociologues reprennent les cadres de certaines définitions, comme celle de Bourdieu, qui les conduisent à ne pas « classer » donc ne pas « penser » certains étudiants. Les concepts et les variables auxquels ils ont recours suivent-ils réellement l'évolution de cette population ? Un rapprochement entre sociologie de l'enseignement supérieur et sociologie de la jeunesse permet de ré-interroger cette question.

Nous verrons dans un premier temps de quelle manière ma recherche concernant *les étudiants qui ne font pas d'études* dévoile un problème sociologique, à partir duquel elle se construit : le manque de re-définition de l'étudiant depuis Bourdieu, notamment autour de la question de l'échec. Nous verrons comment sont désignés les étudiants de cette catégorie impensée. A partir de cet exemple, nous reviendrons ensuite sur l'approche sociologique de l'échec à l'université pour comprendre pourquoi traîner aujourd'hui à l'université s'apparente plus à un échec qu'à une nouvelle manière d'étudier.

Les étudiants qui ne font pas d'études...

Ma recherche de doctorat est une expérience de décentrement du regard. Le point de départ n'est pas une hypothèse mais une question qui vient de mon terrain, celui de la vie étudiante : quelle est l'expérience étudiante des individus inscrits à l'université mais qui ne font pas d'études, qui ne suivent pas leur cursus ?

Dans le Contexte actuel de l'université « l'étudiant qui traîne » n'existe pas en tant que tel. Pourtant il est possible en France à un certain nombre d'étudiants d'être inscrits à l'université sans réellement s'investir dans des études. Dégagés de l'obligation d'assiduité qui régit les établissements du secondaire, ces jeunes prolongent leur cursus, sans pour autant se placer dans une perspective de réussite ou d'échec. Pourtant, c'est bien par cette dichotomie qu'ils vont être catégorisés, autant par l'institution universitaire que par les sociologues.

Une catégorie impensée : comment sont désignés ces étudiants ?

Par un travail de terrain mêlant observation participante et entretiens semi-directifs, j'ai cherché à aller vers des individus que je considère

sociologiquement impensés. Outre l'exemple de certains militant, j'ai été confronté à des jeunes, étudiants « en souffrance », qui se posent la question de leur place dans l'université, et plus largement dans la société. D'un point de vue du discours sociologique, l'expérience étudiante de ces individus prend des formes diverses : étudiants « fantômes », étudiants « désinscrits », étudiants qui abandonnent ou changent d'orientation, étudiants en stand-by, étudiants qui désinvestissent leurs études tout en prolongeant leurs cursus... Dans les travaux sociologiques et statistiques, désinvestir ses études tout en restant étudiant est un comportement que l'on retrouve dans les catégories déjà constituées de l'étudiant « atypique » ou « invisible », voire « inclassable ». Cet étudiant, présent dans l'imaginaire collectif apparaît en filigrane dans des catégories d'étudiant dit « démobilisé », forcément « en échec » et donc « marginal ». Pour certains il est un « survivant », au parcours dit « inconcevable ».

Chaque terme désignant ces étudiants montre de manière stigmatisante chacune de leurs « facettes ». Bien que la trajectoire de cet étudiant soit connue, les outils sociologiques semblent peiner à les fixer par une catégorie. Voilà pourquoi il est possible de parler d'« impensé institutionnel », c'est à dire d'une *manière d'étudier* « cachée » dans l'institution universitaire¹. Dans ce cas précis, cette manière d'étudier est souvent « cachée » derrière l'échec, tant les « étudiants en échec » apparaissent souvent mêlés avec les « étudiants aux parcours atypiques » dans les approches sociologiques de la population étudiante. La diversification des manières d'étudier touche aussi les étudiants atypiques, et tous les parcours atypiques ne sont pas des échecs. C'est donc une multiplicité de manières d'étudier (notamment de la part d'étudiant qui n'étudient pas !) que l'on retrouve sous la bannière « étudiants en échec » ou « échec au DEUG ». Ce constat m'a conduit à m'intéresser à la notion d'« échec » à l'université.

approche sociologique de la notion d'échec à l'université

L'échec en DEUG est bien réel : en 1999, moins d'un étudiant sur deux (45,5%) obtenait son DEUG en deux ans, et deux sur trois en trois ans (66,6%). Cet échec rassemble en fait quantités de manières d'étudier à l'université, qui constituent des expériences singulières. Certaines conduisent à « réussir » : au bout de cinq années, 76,3% des étudiants avaient obtenu leur DEUG en 1999. Loin d'un « drame » de l'échec véhiculé dans le discours social, ces chiffres montrent que les analyses sociologiques du phénomène tendent à apparenter retard scolaire et non-validation de diplôme à l'université à un échec. Si aujourd'hui, ce fameux « échec en DEUG » disparaît avec la mise en place du LMD, cette question a longtemps intéressé les sociologues, depuis Bourdieu et sa théorie sur les conditions de la réussite à l'université.

En septembre 2000, dans une recherche intitulée « Pratiques et dispositifs

pédagogiques, dans l'enseignement supérieur, en direction des étudiants en difficulté². » Marie-Françoise Fave-Bonnet dressait une rapide histoire de la notion d'échec à l'université. Au travers de la question : « qu'est-ce qu'un étudiant en difficulté ? », les auteurs du rapport coordonné par Fave-Bonnet montrent une évolution dans le temps de la notion d'échec que l'on peut résumer comme suit :

- dans les années 60, l'origine sociale explique tout
- puis l'institution est désignée comme la responsable, ne sachant pas comment gérer la nouvelle population étudiante
- aujourd'hui, les étudiants manqueraient de motivation (en fonction de leur « projet » et donc de leur origine sociale)

Cette évolution tient aussi à l'histoire institutionnelle, car souligne Fave-Bonnet « C'est au cours des années 80 que les statistiques concernant les étudiants s'affinent quelque peu. On commence à mesurer l'ampleur des échecs à l'Université, et plus particulièrement en 1^{er} cycle (près de 50%). C'est ce constat d'échec de la démocratisation qui amènera à la réforme SAVARY en 1984. »

Pour comprendre comment cette question de l'échec a pris une telle importance à l'université, il ne suffit pas de regarder les effectifs et le taux de réussite. La courte histoire des approches sociologiques de la population étudiante est, à l'instar de la sociologie de la jeunesse dans les années 60, marquée par la création d'institutions de « mesure » de la vie étudiante et par une « inflation théorique³ » sur laquelle je reviendrai un peu plus loin. Alors que la population a considérablement évolué, et que les outils d'analyse se sont multipliés, la manière de la regarder n'a pas beaucoup changé.

La question de l'échec en est un bon exemple, et le retour sur le modèle de l'Héritier permet de comprendre combien l'échec n'est pas une donnée objective, et combien ce modèle de l'Héritier peut être un frein à la compréhension de la population étudiante actuelle.

En 1964, un « Héritier » pouvait-il être en échec ? Ce n'est en tous cas pas ainsi qu'il était produit par l'institution. Il semble bien que cette dialectique de l'échec se soit développée sans que le modèle de l'Héritier n'ait à en souffrir.

Aujourd'hui discuté ou réfuté, l'Héritier n'a pas disparu avec le développement de la question de l'échec depuis le début des années 80, mais est toujours considéré comme une catégorie, qui pour être dépassée semble avoir été naturalisée.

Un vieillissement des cadres d'analyse ?

La méthode de Bourdieu et Passeron en 1964 reste privilégiée pour approcher la population étudiante⁴ aujourd'hui, la méthodologie la plus courante se partageant entre un premier temps d'enquête quantitative (sondages, questionnaires) et un second temps plus qualitatif (entretiens semi-directifs, plus ou moins nombreux et diversement échantillonnés). La méthodologie a

donc peu évolué. Par contre l'objet a connu une véritable « inflation théorique », ce que confirme Olivier Rey⁵ en février 05 en mettant en avant une « inexistence d'un champ scientifique vraiment cumulatif jusqu'à la fin des années 80 », et finalement peu de travaux avant les années 60 et 70. On peut penser que l'essor de la recherche à la fin des années 80 correspond au moment où l'étudiant commence à « poser problème ». Trois auteurs apparaissent comme représentatifs de cette évolution de la recherche sociologique de l'enseignement supérieur⁶ : Bourdieu, Dubet et Erlich.

Dans les Héritiers, on trouve plusieurs « définitions » de l'étudiant. Tout d'abord : « l'étudiant n'a pas et ne saurait avoir comme autre tâche que de travailler à sa propre disparition en tant qu'étudiant. ⁷ » et : « de même tout le monde s'accorde à définir l'étudiant comme quelqu'un qui étudie, sans en tirer les mêmes conséquences, de même on conviendra aisément qu'être étudiant c'est se préparer par l'étude à un avenir professionnel. »

Peut-on aller contre cette définition ? Le passage à l'Université est, de fait, pour la majorité des étudiants, une préparation à leur entrée dans la *vie adulte* et professionnelle. Mais cette période dans l'Enseignement Supérieur n'est pas toujours consacrée à l'étude. Des étudiants qui, manifestement, « n'étudient pas » sont inscrits à l'Université, expérimentant alors une vie étudiante faite de rapports sociaux atypiques et complexes. Soit ils sont déjà entrés dans leur vie d'adulte, soit ils prolongent encore leur jeunesse, selon qu'ils sont dans des situations de réussite ou d'échec. Mais on ne les trouve pas chez Bourdieu, et pour cause : selon le sociologue, « la tradition universitaire [lui] propose deux grands modèles, qui, en apparence contradictoires, sont également approuvés, la « bête à concours » et le « dilettante ». ⁸ »

A cette époque, s'il est concevable de traîner, ce n'est pas sans finalement réussir, pas pour finalement abandonner.

Traîner à l'université : de l'échec à une manière d'étudier ?

Alors que Bourdieu avait utilisé l'idéaltype, trente ans plus tard, en 1994, Dubet a choisi d'établir une typologie. Dans un article issu du programme de recherche « L'Université et la ville »⁹, il veut : « [...] souligner le fait qu'aucun type idéal nouveau n'a succédé à celui de l'Héritier. La diversité des expériences étudiante est extrême et aucune d'entre elle n'est centrale. » Il développe huit figures¹⁰ de l'expérience étudiante en croisant « projet », « vocation » et « intégration ». Deux figures peuvent retenir notre attention :

- l'étudiant « dépourvu de projet mais intégré à la vie universitaire » que Dubet définit, reprenant les termes de ses étudiants bordelais, comme un « branleur »
- l'étudiant qui n'a ni projet, ni vocation pour les études, et n'est pas intégré, « expérience vide » selon Dubet.

Ces deux figures dans lesquelles on pourrait retrouver des étudiants qui ne font pas d'études, montrent la difficulté pour le sociologue d'appréhender les étudiants déviants par rapport à une norme supposée de réussite. Dubet voit ici une expérience transitoire et négative. Sa manière de décrire les étudiants auxquels je consacre ma recherche me conduit à penser que pour le sociologue, être inscrit à l'université et ne pas faire d'études est forcément une « galère » qui ne constitue pas réellement une « expérience étudiante ». Que dire alors de cet exemple d'une étudiante des MJS qui a choisi après un DESS de s'inscrire en licence, non pas pour suivre les cours mais pour militer ? Cette stratégie parmi d'autres montre que ne pas suivre ses études à l'université ne relève pas que d'une question d'échec.

L'approche de V. Erlich dans *Les nouveaux étudiants* n'évite pas cet écueil dans les types idéaux qu'elle met en avant. Pour V. Erlich¹¹, « la stratification par classe d'âge est ainsi l'élément explicatif qui permet de rendre compte du comportement des jeunes, de leur spécificité et de leur constitution en sous-groupe. » Cette sociologue est un des exemples d'une pensée sociologique parfois normative concernant la population étudiante. Selon elle les étapes clés de la vie étudiante se décomposent en trois profils de carrières, portraits idéaltypiques :

- étudiant « juvénile » : 18-19 ans, étudiant apprenti, poursuivant la sociabilité adolescente
- étudiant « transitionnel » : 20-24 ans, véritable étudiant, critique, assidu
- étudiant « cultivé » : plus de 24 ans.

Dans cette perspective, où l'âge est lié à une certaine position vis à vis des études, où placer l'étudiant qui ne fait pas d'études ?

La difficulté de répondre à cette question, notamment au travers des exemples de V. Erlich et de F. Dubet, met en avant deux éléments de ma recherche concernant les étudiants qui n'étudient pas :

- ils sont difficiles à catégoriser
- ils ne sont pas pensés par les sociologues

Ce que nous apprennent les étudiants qui n'étudient pas

De la même manière que les définitions institutionnelles¹² et juridiques de l'étudiant ont évolué avec le changement sociologique de la population, les définitions sociologiques ont suivi l'évolution des manières d'étudier. Les étudiants sont principalement un objet pour une sociologie construite sur des enquêtes qui prennent en compte l'étudiant en tant que futur diplômé (et donc en échec si non diplômé). Par exemple les sondages et questionnaires ont presque toujours lieu dans les amphithéâtres¹³. Les autres ou plutôt d'autres étudiants ne sont pas dans ces amphithéâtres¹⁴. C'est le cas de l'étudiant qui n'étudie pas. Une des raisons pour lesquels cet étudiant reste « impensé » tient sans doute à deux

phénomènes :

- Cet étudiant ne pose pas problème à l'institution
- l'évolution de la recherche en sociologie de l'enseignement supérieur se concentre sur la question des études, de la réussite et de l'échec.

La massification a conduit les sociologues à définir de nouveaux étudiants, qui ne sont pas uniquement ceux qui sont arrivés dans les années 80, mais plutôt ceux issus de la recomposition liée à l'arrivée de nouveaux publics. Ainsi se crée l'idée d'échec avec des étudiants qui marquent un changement d'attitude face à l'institution universitaire. Ces étudiants ont des attentes de l'institution que leurs prédécesseurs, et toujours certains de leurs camarades, n'avaient ou n'ont – pas. Ce changement d'attitude apparaît par exemple avec les étudiants décrits ou rencontrés par S. Beaud, ceux dont Dubet explique qu'ils ont « intégré leur échec ». La nouvelle population étudiante est plus touchée par l'échec, et constitue ainsi la raison principale de son développement. En effet, ceux qui échouent ne sont pas les Héritiers. Avant l'arrivée de ces nouveaux publics, le temps des Héritiers, sortir de l'université sans diplôme se pratiquait déjà mais était moins stigmatisé. Si l'échec existait, il n'est pas pensé comme tel avant la massification.

Le décentrement évoqué au début de cette communication me conduit à sortir du discours sociologique actuel pour dire que la notion d'échec à l'université peut être relative à l'existence d'une « niche écologique », telle que Ian Hacking la décrit dans *Les fous voyageurs*. Il définit une niche écologique à partir d'un certain nombre de vecteurs : la polarité vertu/vice, la taxinomie médicale, l'évasion, et l'observabilité. Les années 80 représentent un moment où le contexte universitaire, social et scientifique est favorable à la naissance de cette niche (« inflation théorique », problème d'insertion et de déclassement et une université mal vue et donc choisie par défaut). Ainsi on constate la présence de différents « vecteurs » :

- le temps pris par l'étudiant pour obtenir son diplôme ou passé à l'université sans obtenir de diplôme est vu comme un échec (la polarité vertu/vice)
- l'échec est utilisé comme terme pour désigner les problèmes rencontrés par les élèves, et plus tard par les étudiants (la taxinomie médicale)
- l'échec est un moyen de désigner des étudiants et de les récupérer (l'évasion)
- de nombreux cadres ont été mis en place pour « mesurer » la vie étudiante et traiter les étudiants en difficulté (l'observabilité).

Pour conclure

De la même manière que le discours sur la jeunesse a évolué, il faudrait que celui sur l'étudiant évolue aussi, pas seulement en prenant en compte les

nouveaux types d'étudiants, mais en repensant la place de l'étudiant dans la société actuelle.

L'étudiant a un statut social, construit sur des limites connues. Voilà ce qui transparait en filigrane dans les approches sociologiques de la vie étudiante. Les approches sociologiques montrent bien l'évolution de la population étudiante, soit pour résumer :

- une diversification des manières d'étudier
- une multiplication des types d'étudiants.

Non seulement la population étudiante n'est pas uniforme mais elle semble aussi bien difficile à cerner. Son évolution tient notamment à deux raisons :

- l'augmentation du nombre d'individus concernés et
- le changement de ses limites : l'âge ou la durée d'études, par exemple.

Un détour par la sociologie de la jeunesse conduit à dire qu'il faudrait envisager de penser les étudiants comme on pense les jeunes, en s'interrogeant en permanence sur les limites qui constituent la catégorie. La sociologie des étudiants n'est pas beaucoup plus récente que celle de la jeunesse, mais sa légitimité reste à construire, notamment par manque de remise en question des fondements posés (involontairement ?) dans les années 60 par Pierre Bourdieu.

¹ comme existent ces étudiants inscrits mais qui ne suivent pas leurs cursus, il existe, par exemple, des individus comme les auditeurs libres qui traînent « physiquement » à la fac. Existe aussi l'étudiant qui collectionne les diplômes.

² Appel d'offre CNCRE 1998, Question d'Education, Université Paris X.

³ Patrice Huerre, Martine Pagan-Reymond, Jean-Michel Reymond, *L'adolescence n'existe pas*, Odile Jacob, Paris, 2002

⁴ à l'exception des travaux de Touraine et de son intervention sociologique (puis Lapeyronnie et Marie dans *Campus Blues*) et de Lapassade (*L'arpenteur* ou *L'université en transe*). On peut penser que sur un thème qui touche de près les universitaires et les institutions qui commandent et à qui s'adressent ces travaux, les sociologues et autres chercheurs éprouvent le besoin de « refroidir » l'objet, par un recours à la statistique notamment.

⁵ L'enseignement supérieur sous le regard des chercheurs, Veille scientifique et technologique - Institut national de recherche pédagogique, février 05. http://www.inrp.fr/vst/Dossiers/Ens_Sup/sommaire.htm

⁶ M.-F. Fave-Bonnet présente une périodisation en quatre temps : « 1964-1974 : l'étudiant « héritier », où les recherches sont centrées sur les inégalités sociales d'accès et de réussite à l'université, et où le « capital culturel » constitue une dimension essentielle. 1974-1982 : l'étudiant « acteur », où commencent à apparaître des monographies et des analyses sur les choix plus ou moins rationnels des étudiants. 1982-1990 : période pendant laquelle l'étudiant est essentiellement analysé dans sa relation avec le *système universitaire*, où apparaissent d'autres objets de recherche, d'autres variables ; 1990-2000 : où se développent des recherches sur les étudiants en tant que *groupe social*. » Nous prendrons ici en compte la première et la dernière période.

⁷ p. 84-87

⁸ Cette dichotomie est pour le moins restrictive, comme le montre dès 1961, Peter Kassovitz dans un documentaire réalisé sur une commande du CNOUS, intitulé « 600 000 étudiants » (titre qui évoquait le chiffre annoncé à l'époque comme celui qui serait atteint avant la fin des années 70). Dans ce film, le cinéaste dressait le portrait d'une jeunesse des universités tourmentée, mais où ce n'était pas la question de l'insertion qui prédominait. On pouvait déjà entendre ce commentaire : « La question du commencement des études se pose : il vaut mieux ne pas les débiter que les abandonner... ». On voit que d'autres modèles existaient dès le début des années 60 à l'université, stigmatisant des étudiants qui ne réussissent pas.

⁹ F. Dubet, « Dimensions et figures de l'expérience étudiante dans l'université de masse », in *La Revue Française de Sociologie*, n°XXXV-4, oct.-déc. 1994.

¹⁰ les étudiants en médecine (vrais étudiants qui combinent les trois dimensions de manière positive), les étudiants véritables (étudiants avancés, les intellectuels), les étudiants d'IUT (sacrifice de la jeunesse dans les études courtes), les étudiants visant l'IUFM, ceux des IEP, un genre d'Héritier (éternels étudiants).

¹¹ V. Erlich, *Les Nouveaux Etudiants*, Paris, A. Colin, 1998, p. 194.

¹² L'âge est un des critères utilisés pour apprécier la qualité d'étudiant, par différents ministères (Défense, Education Nationale, Finances) comme par des organismes plus spécifiques (liés aux transports des jeunes ou au financement des études)

¹³ Dans « Acteurs Etudiants » n°1, journal de PDE en février 2005, une citation de l'OVE qui : « souligne un des effets pervers » des incohérences du système d'aides : « sont recensés 22 000 étudiants en situation de précarité, qui ne sont pas protégés socialement par le système d'aides. Soit par manque d'information soit par autocensure (les étudiants pensant ne pas être éligibles pour une aide »

¹⁴ C'est vers et pour eux que les méthodes qualitatives ou ethnographiques doivent être déployées. Une sociologie clinique paraît nécessaire vu mon objet de recherche, qui montre les manques dans le discours sur la population étudiante.

Références => Bourdieu P., Passeron J.-C., *Les Héritiers*, Paris, Les Editions de Minuit, 1964
Dubet F., « Dimensions et figures de l'expérience étudiante dans l'université de masse », in *La Revue Française de Sociologie*, n°XXXV-4, oct.-déc. 1994.
Erlich V., *Les Nouveaux Etudiants*, Paris, A. Colin, 1998
M-F Fave-Bonnet et N. Clerc, *Des « Héritiers » aux nouveaux étudiants : 35 ans de recherche*, Revue Française de Pédagogie n°136, juillet-août-septembre 2001, p. 9-17.